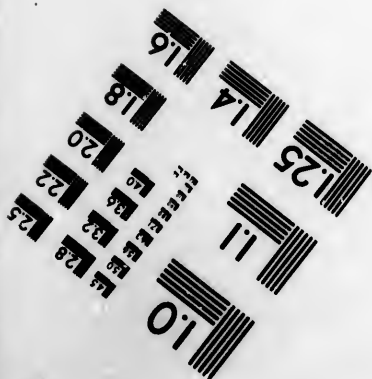
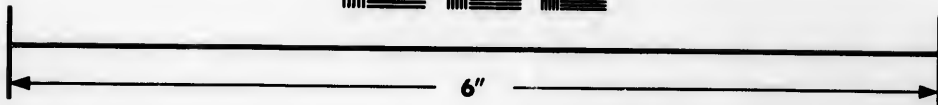
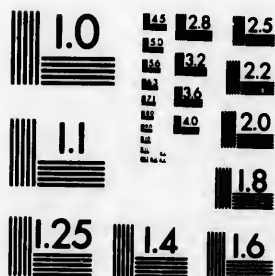


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 672-4503

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

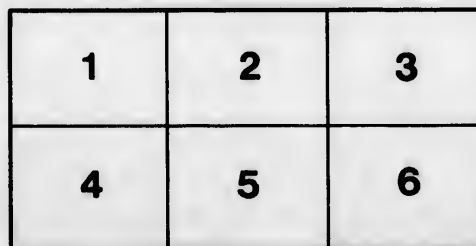
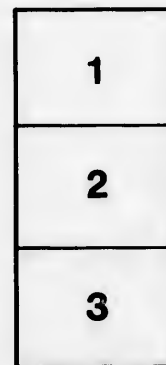
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

plaire
es détails
liques du
nt modifier
xiger une
de filmage

nd/
quées

taire

l by errata
med to

ment
une pelure,
façon à
e.



Sum

R

C

M

Sur

RELATION
DE LA
CONVERSION
DE
M^R. THAYER,

Ministre Protestant,

ECRITE PAR LUI-MEME.



A Q U E B E C :
C H E Z L O U I S G E R M A I N , N o . 5 .
Imprimé à la Nouvelle Imprimerie.

NOUVEAU
NOUVEAU
SACRÉ

M

ON
rée à P
rable L
Mai,
Je s
été cor
ne pu
l'évang
fait un
ricorde
nière

RELATION
DE LA
CONVERSION
DE
M^R. THAYER,
MINISTRE PROTESTANT,

Ecritte par lui-meme.

ON a annoncé dans les papiers publics la conversion d'un ministre protestant, opérée à Rome, à l'occasion des miracles du vénérable LABRE, et son abjuration, faite le 25^{me} Mai, 1783.

Je suis ce protestant converti à la foi ; j'y ai été conduit par une Providence spéciale que je ne puis méconnoître. Comme l'aveugle de l'évangile, miraculeusement éclairé, je me suis fait un plaisir et un devoir de publier les miséricordes du Dieu de bonté, à qui je dois la lumière et la vie de la grace. Ma conversion a été

été publique, et mon abjuration solennelle à Rome. Ayant passé ensuite en France, j'ai raconté mon histoire, ou plutôt celle de la divine providence sur moi, à un grand nombre de personnes respectables qui désiroient d'en apprendre les particularités. D'ailleurs quelques amis m'ont pressé d'en donner au public une relation abrégée pour une plus grande édification et pour la plus grande gloire de Dieu. Je me suis rendu à leurs raisons et à leur autorité, et me suis déterminé, selon leur conseil, à la mettre en Anglois et en François, en faveur de ceux qui n'entendent que l'une de ces deux langues. Quant au François, qui ne m'est pas encore bien familier, j'avoue que j'ai été obligé d'emprunter du secours, et de faire retoucher mon style trop incorrect.

Je suis né à BOSTON, d'une famille assez fortunée ; j'y ai été élevé dans la Religion Protestante, la seule dominante et presque la seule connue dans la Nouvelle Angleterre. J'avois d'abord refusé de faire mes études ; mais à l'âge de seize ans, par réflexion et par je ne sais quel désir d'apprendre, je le demandai moi-même à mes parents : alors à force d'application, je réparai le tems perdu ; et avec le secours d'un bon maître, je fis des progrès assez rapides. Mes études étant finies, je fus fait ministre dans la Secte Puritaine, et j'en exer-

çai

çai l
 quar
 cepe
 voya
 résol
 les la
 mett
 mœu
 men
 par c
 fidéra
 utile.
 me d
 dence
 infini
 donc
 fin de
 leurs
 gouv
 et co
 mon
 appre
 j'éto
 A
 mois
 Fran
 pays.
 l'on
 forme

çai les fonctions pendant deux ans, m'appli-
 quant à l'écriture sainte et à la prédication :
 cependant je sentoie une inclination secrète, à
 voyager ; je nourrissois ce désir, et je formai la
 résolution de passer en Europe pour apprendre
 les langues Européenes le plus en usage, et me
 mettre au fait de la constitution des États, des
 mœurs, des usages, des loix et du gouverne-
 ment des nations principales, afin d'acquérir
 par ces connoissances politiques, plus de con-
 sidération dans ma patrie, et de lui être plus
 utile. Telles étoient mes vues humaines : je ne
 me doutois pas des desseins secrets de la Provi-
 dence, qui me préparoit par là des avantages
 infiniment plus précieux. Je m'embarquai
 donc pour l'Europe ; j'arrivai en France, à la
 fin de l'année 1781, je me mis à lire les meil-
 leurs auteurs, et à m'instruire des principes du
 gouvernement. J'essuyai alors une maladie ;
 et comme je craignois qu'elle ne devint grave,
 mon premier soin fut de défendre qu'on laissât
 approcher de moi aucun prêtre catholique, tant
 j'étois attaché à ma secte.

Après mon rétablissement, j'allai passer trois
 mois en Angleterre, appliqué, comme en
 France, à observer les mœurs et les usages du
 pays. On m'y invita à prêcher ; je le fis et
 l'on trouva que ma doctrine n'étoit pas con-
 forme à celle du pays où je parlois. Je répondis
 que

que je l'avois puisée dans l'Évangile: C'est que les Protestants trouvent dans le même Évangile bien des doctrines différentes. Je revins ensuite en France, pour aller de là à Rome, toujours occupé des mêmes vues, mais bien prévenu comme on l'imagine aisément, contre la Religion du pays et contre la nation, que l'on avoit représentée sous les traits les plus odieux. J'avois cependant déjà conçu dans mon séjour en France une idée moins défavorable de la Religion Catholique et mon commerce avec les Italiens me fit revenir aussi de mes préventions contre eux. Dans le Trajet de Marseille à Rome nous fûmes obligés, faute de vent, de nous arrêter plusieurs jours dans un petit port, que l'on nomme Ercolé. Le marquis d'Elmoro, viellard respectable, major de la place, sans que j'eusse aucunes recommandations auprès de lui, m'accueillit, et me traita avec une bonté et une affection paternelles: sa maison, sa table, sa bibliothèque, tout fut à mon service. Quand nous nous quittâmes, il me fit promettre d'entretenir avec lui un commerce de lettres. J'ai eu le bonheur de rencontrer par-tout des Italiens du même caractère; et tous ceux auxquels j'ai eu à faire, m'ont témoigné le même empressement à m'obliger, sur-tout dans la maison honnête et vertueuse où j'ai logé à Rome, et dans laquelle je me suis trouvé
comme

comme
et de
Prote
tonno
sois-j
spire
ment
lui so
mêm
que l'
dispo
insen
venu
rien c
d'œu
qui a
ou le
culte
nism
sainte
A
pé d
me d
nir
on C
l'idé
autre
deve
Jésu

comme au sein de ma famille. Tant de bonté et de cordialité à l'égard d'un étranger, d'un Protestant connu pour tel, me touchoit et m'étonnoit tout-à-la-fois. Cette Religion, me disois-je, n'est donc pas si infociable, elle n'inspire pas, comme on me l'avoit dit, des sentiments d'aversion et d'intolérance pour ceux qui lui sont étrangers. Je condamnois ainsi moi-même, de jour en jour les injustes préventions que l'on m'avoit suggérées contre elle, et Dieu dispoisoit les choses de loin, pour me conduire insensiblement au terme heureux où je suis parvenu. Dès que je fus arrivé à Rome, je n'eus rien de plus pressé que d'aller voir ces chefs, d'œuvre fameux et ces monuments antiques, qui attirent les étrangers, entr'autres la *Colonne* ou le *Panthéon*, temple autrefois consacré au culte de toutes les fausses divinités du paganisme, et aujourd'hui dédié à l'honneur de la sainte Vierge et des Saints.

A la vue de ce superbe édifice, je fus frappé d'une idée qui me parut grande et qui seroit, me disois-je à moi-même bien propre à fournir la matière d'un beau discours, si la Religion Catholique étoit vraie ; voici, en substance, l'idée qui me vint alors à l'esprit ; ce temple autrefois consacré au culte des faux Dieux, devenu un temple du vrai Dieu, la Croix de Jésus Christ élevée sur les débris de toutes
les

les idoles réunies, comme pour lui faire un plus beau trophée, et de là montrée à toute la terre ; cette ville autrefois maîtresse de tout l'univers et la capitale du monde payen, devenue la capitale du monde chrétien ; voilà des monuments parlants et toujours subsistants du triomphe de J. C. *sur le fort armé*, et de l'établissement de son empire sur les ruines de l'empire du démon ; il étoit digne de faire du centre de l'idolâtrie, le centre de la vraie Religion ; de la première ville du monde, la capitale de son royaume ; enfin, de cette école fameuse de tous les arts, de cette ville célèbre qui fixe tous les regards, et attire les curieux et les étrangers de toutes les parties de l'univers, l'école de la vérité et le centre commun d'union entre tous les fidèles qui croient en J. C. Alors il ne manqueroit rien à la gloire extérieure de sa Religion et à la visibilité de son église, qu'il a voulu, sans doutes, mettre sous les yeux de tous les peuples ; alors elle seroit véritablement cette ville bâtie sur la montagne, exposée à la vue de toutes les nations, de manière à ne pouvoir être cachée. Cette idée me plaisoit beaucoup ; et comme j'aimois l'éloquence de la chaire, je desirois qu'elle fût vraie, pour pouvoir traiter un si beau sujet. Le premier trait de lumière auroit dû me conduire plus loin ; mais ce n'étoit encore

encore
la lais
m'étoi

J'ap
aiséme
état d
gue.

jet, la

Cep
noit de
trât pa
je desir
j'étois
connoi
trouvé
éloigné
ou du
autre ;
des Ca
ne leu
mêmes
ecclesi
parler
sur la
tê que
décidé
et nou
eux, de
de leur

encore à mes yeux, qu'une belle chimère et je la laissai là pour m'occuper des objets que je m'étois proposés.

J'appris l'Italien beaucoup plus vite et plus aisément que le Français, et je fus bientôt en état de lire les meilleurs auteurs en cette langue. J'étudiois en même-tems, selon mon projet, la constitution et l'état actuel de Rome.

Cependant la Religion Catholique me revenoit de tems en tems à l'esprit: quoiqu'elle n'entrât pas dans le plan d'études que je m'étois tracé; je desirois de m'instruire à fond; pendant que j'étois dans cette ville, comme j'aurois voulu connoître la religion de Mahomet, si je m'étois trouvé à Constantinople; du reste j'étois bien éloigné de soupçonner que la mienne fût fautive, ou du moins de penser à en embrasser une autre; seulement je voulois apprendre la doctrine des Catholiques de leur propre bouche, afin de ne leur imputer que ce qu'ils disent eux-mêmes. Je m'adressai, pour cela, à plusieurs ecclésiastiques, et, selon ma coutume, de faire parler chacun sur sa profession, je les mis sur la Religion; mais ils avoient plus de piété que de lumières. Voyant un protestant décidé; ils me condamnèrent sans m'éclairer, et nous nous quittâmes également mécontents, eux, de mon attachement à mon erreur, et moi, de leur zèle qui ne me paroissoit pas selon la science

science ; au reste, je ne voulois que connoître leurs opinions et non me détromper des miennes ; Je ne sentoie pas le besoin de m'éclairer, mais je desirois de satisfaire ma curiosité ; et, graces à cette providence admirable qui faisoit tout servir à mon bien, comme le desir de voyager m'avoit amené au centre des lumières, sans que je le fusse, le desir de m'instruire me conduisit aussi à la connoissance de la vérité, sans que j'y fengeasse.

Après avoir souvent cherché l'occasion de m'entretenir avec un homme instruit, qui pût et qui voulût me mettre au fait de la doctrine Catholique, je rencontraie deux ecclésiastiques dans un endroit où j'avois coutume d'aller : je liai conversation avec eux, et je leur déclarai ce que j'étois et ce que je desirois. Je pensois alors, au sujet des Jésuites, ce qu'en pensent tous les protestants ; cependant j'ajoutai que je serois bien aise de faire connoissance avec quelqu'un d'entreux ; je n'ignore pas, disois-je, qu'ils sont adroits et politiques, mais ils passent pour être très éclairés ; je saurai bien profiter de leurs lumières et me tenir en garde contre leurs subtilités ; c'étoit justement à deux Jésuites que je parlois, ma franchise ne leur déplut pas ; ils m'avouèrent qu'ils étoient eux-mêmes de la Société ; nous n'entreprendrons pas, me dirent ils, de vous donner, par

nous

nous
 nous
 qui est
 troduit
 fort c
 scienc
 l'abor
 ilées
 sur le
 si cela
 car j
 person
 tir ; à
 but un
 recût
 pouvo
 ble : il
 voir
 Dabo
 de la
 plusie
 sans
 je ne
 écrit
 bloie
 ces a
 des c
 cet a
 l'ens

nous mêmes, les instructions que vous desirez ; nous vous adresserons à un fort habile homme qui est bien capable de vous satisfaire. Ils m'introduisirent, en effet, chez un de leurs confrères fort connu dans Rome, et très considéré pour sa science et pour sa vertu. Monsieur, lui dis-je, en l'abordant, il se peut que j'aie quelques fausses idées sur votre Religion, ne la connoissant que sur les rapports que m'en ont fait ses ennemis. si cela est, mon dessein est de me détromper, car je ne voudrois avoir de préjugés contre personne. N'espérez pourtant pas de me convertir ; à coup sûr vous n'y réussirez pas. Ce début un peu brusque n'empêcha pas qu'il ne me recût avec une douceur et une affabilité qui ne pouvoient être l'effet que d'une charité véritable : il consentit à la demande que je lui fis, d'avoir avec lui des entretiens sur la Religion. D'abord il m'exposa par ordre tous les articles de la Doctrine Catholique : cette exposition dura plusieurs jours, je l'écoutai attentivement et sans l'interrompre ; mais, de retour chez moi, je ne manquois pas, chaque fois, de mettre par écrit les difficultés et les raisonneimens qui sembloient combattre chacun de ces dogmes et de ces articles. Quoiqu'il me vînt à l'esprit bien des difficultés, je ne laissai pas de remarquer cet accord merveilleux qui se trouvoit dans l'ensemble de la Religion Catholique, et d'y en-

trevoir

trevoir une sagesse qui me paroïssoit avoir quelque chose de divin.

Quand il eut achevé cette exposition, je lui proposai, à mon tour, mes difficultés et mes doutes : nous passâmes plus de trois mois ensemble à discuter tous les articles. Je me vis plus d'une fois sans réponse, par ce que j'apportoïis de la droiture dans cette discussion, et que je voulois sincèrement m'instruire; et ne pas chicaner. Il me restoit néanmoins encore bien des nuages et des embarras que j'étois fort embarrassé d'éclaircir; et comme cet homme respectable ne pouvoit me donner que quelques heures, et par intervalle, pour remplir le vide qui se trouvoit entre nos conférences, j'eus recours à un autre Jésuite qui n'avoit pas moins de zèle ni moins de lumières; celui-ci s'y prit avec moi, d'une manière qui m'étonna d'abord: nous n'entrerons pas en matière aujourd'hui, me dit-il, allez, recitez l'oraison dominicale trois fois, et revenez tel jour. Je ne pus m'empêcher de sourire à ce début. Eh quoi! lui dis-je, je ne suis pas encore de votre église, et vous m'imposez déjà une pénitence? Je le quittai après ce propos: cependant en revenant chez moi, je fis cette réflexion, que la prière, loin de m'égarer, ne pourroit que m'être utile, et qu'une Religion qui enseigne à commencer par la prière l'examen que l'on en

fait,

fait, é
j'exéc
j'allai
je save
il ne
diffé
core d
mes d
diquo
contre
tendu
étadi
lieu d
testés
de pe
prouv
coup
je m'
à me
Cath
l'égl
les ad
pand
coup
car l
ces d
Il y
vers
ces d

fait, étoit apparemment bien sûre d'elle-même : j'exécutai donc ce qu'il m'avoit prescrit, et j'allai le trouver au jour qu'il m'avoit indiqué ; je savois déjà quelle étoit la Doctrine Catholique ; il ne s'agissoit, avec lui, que d'éclaircir les différents points sur lesquelles il me restoit encore des nuages : à mesure que je lui proposois mes difficultés sur chacun de ces points, il m'indiquoit les endroits des meilleurs théologiens et controversistes, où elles étoient traitées avec étendue, et me procuroit leurs ouvrages. Je les étudiois attentivement ; cette étude me donna lieu d'examiner à fond chacun des articles contestés entre les protestants et les catholiques, et de peser les raisons que ceux-ci apportent pour prouver leurs sentiments. Je tirai encore beaucoup de secours d'un Religieux Augustin, à qui je m'adressai dans le même tems : il s'attacha à me faire distinguer ce qui est de foi parmi les Catholiques, d'avec les simples opinions que l'église permet de traiter dans les écoles, sans les adopter ni les rejeter. Cette distinction répandit du jour sur la matière, et contribua beaucoup à mettre de la netteté dans mes idées ; car les Protestants ont coutume de confondre ces deux objets, et par-là ils embrouillent tout. Il y a une parfaite unité dans le dogme, la diversité n'est que dans les opinions : en mêlant ces deux choses, ils en prennent occasion d'at-

tribuer

tribuer à la foi ce qui ne convient qu'aux opinions libres et indifférentes.

Le soin que j'eus de consulter ainsi plusieurs docteurs, me fut doublement utile ; je profitois de leurs lumières particulières, et je fus à portée de remarquer qu'ils étoient parfaitement d'accord sur la foi, qui, en effet, doit être une, comme la vérité est une : cette uniformité de sentiments, qui, dans tous les siècles, à régné entre les Catholiques, me faisoit une vive impression, parce que je ne l'avois jamais vue parmi nous.

J'avois eu des liaisons avec les chefs de nos sectes ; je m'étois souvent entretenu avec eux ; je connoissois bien leurs sentiments ; il n'y en avoit pas deux qui fussent d'accord sur les articles les plus essentiels : bien plus, il n'y en avoit aucun qui n'eût varié dans sa doctrine. Je me souviens qu'un de nos plus célèbres prédicateurs m'en fit un jour l'aveu : quand je prêchai dans un tel endroit, me dit-il, je passai pour hétérodoxe ; je l'étois effectivement alors, j'avois des sentiments très-erronés ; mais j'ai changé depuis ce tems là ; et si je prêchois aujourd'hui, ma doctrine seroit jugée pure et exacte : au reste, ajoutoit il, cela m'est commun avec tous nos prédicateurs ; je n'en connois aucun qui n'ait varié comme moi dans ses sentiments sur la doctrine. Cet aveu ne me fit point

point
mais
naître
ce qu
mauv
duise

Ce
trine.
une s
des P
juge
cune
contr
fréqu
doctr
et je
préte
Chri
mais
j'auro
oppo
plus
la lit
les Q
mini
le to
Les
l'Ec
reco

point impression dans le tems qu'il me parloit, mais il me revint depuis à l'esprit, et me fit naître bien des réflexions ; nouvelle preuve de ce que l'on dit ordinairement, que les bons ou mauvais principes reçus dans la jeunesse, produisent tôt ou tard leur effet.

Cette instabilité de nos chefs dans leur doctrine, me faisoit peine. Je voyois qu'elle étoit une suite inévitable du principe fundamental des Protestans, selon lequel chacun est le seul juge de sa foi ; d'après ce principe, il n'y a aucune règle fixe de croyance ; de-là, l'éternelle contradiction des ministres entr'eux ; de là la fréquente variation de chacun d'eux dans sa doctrine. J'avois essayé de les concilier tous, et je n'y avois trouvé d'autre moyen que de prétendre qu'il suffisoit de croire en Jesus-Christ et d'avoir intention d'honorer la divinité ; mais avec ce système, qui me plaisoit beaucoup, j'aurois réuni toutes les sectes, même les plus opposées ; aussi je me mettois, de jour en jour, plus au large, et je ne donnois point de bornes à la liberté de penser. J'avois des amis chez les Quakres et chez les Anabaptistes, les Arminiens et autres ; j'aurois peu-à-peu, adopté le tolérantisme dans sa plus grande universalité. Les Protestans ont beau dire qu'ils admettent l'Écriture pour règle de leur foi, dès qu'ils ne reconnoissent aucune autorité vivante pour en

fixer

fixer le sens, dès qu'ils en abandonnent l'interprétation à chaque particulier il n'y a plus moyen de les convaincre d'erreur ; et s'il plaît au Socinien, par exemple, de dire qu'il ne trouve dans l'Écriture, rien qui démontre la divinité de Jésus Christ, personne n'a droit d'exiger de lui qu'il croie ce dogme, ni de le condamner, parcequ'il le rejette. Ce principe même encore plus loin, il conduit un homme qui raisonne juste, à l'indifférence de toutes les religions, et il renverse les fondemens du christianisme, en établissant la raison de chaque particulier, arbitre suprême de sa croyance. Cette réflexion, et mille autres qui me vinrent à l'esprit, n'eurent pas alors tout l'effet qu'elles devoient produire, mais elle me disposèrent à ouvrir, un jour les yeux à la vérité. Déjà mes recherches m'avoient conduit beaucoup plus loin que je n'avois pensé. Je ne voulois d'abord que prendre une connoissance exacte de la Doctrine Catholique, et insensiblement j'en étois venu au point de n'y trouver rien que de raisonnable : je n'avois, en commençant cet examen aucun soupçon que ma secte fût fausse ; il s'en falloit bien cependant que je fusse résolu de la quitter.

Les préjugés dans lesquels j'avois été élevé, avoient encore trop d'empire sur mon esprit, et mon cœur n'étoit pas encore disposé

se au
moi :
lution
meille
par de
dans r
religia
fonner
j'avois
m'app
à Rom
de fai
provid
permi
roient
évène
version
vrage
cette
un A
action
me l
n'avo
très-p
ouvra
piété
réfléc
d'avo
vois

l'inter-
 a plus
 s'il plaît
 qu'il ne
 contre la
 sa droit
 ni de le
 le prin-
 duit un
 ence de
 ndemens
 aison de
 sa croy-
 qui me
 out l'effet
 e dispo-
 a vérité.
 nit beau-
 Je ne
 noissance
 nsensible-
 y trouver
 en com-
 que ma
 cependant
 été éle-
 r mon es-
 re dispo-
 té

se au sacrifice que ce changement exigeoit de moi : Je crus faire beaucoup de prendre la résolution d'emporter avec moi, en Amérique, les meilleurs ouvrages de controverse, composés par des Catholiques, et de les lire à mon retour dans ma patrie, déterminé alors à changer de religion si je ne pouvois répondre à leurs raisonnemens, après y avoir bien réfléchi ; car j'avois pris le parti, quelque preuve qu'on pût m'apporter, de ne point faire mon abjuration à Rome, de peur, me disois-je à moi-même, de faire une démarche précipitée ; mais la providence, toujours attentive sur moi, ne me permit pas d'user de tous ces délais, qui auroient pu m'être funestes : elle ménagea divers événemens qui hâtèrent le moment de ma conversion ; il me tomba entre les mains un ouvrage du Père Segnery, sur l'Ange Gardien ; cette pieuse croyance, que chacun de nous à un Ange tutélaire pour témoin de toutes ses actions, n'étoit pas nouvelle pour moi : on me l'avoit inspirée dès l'enfance, mais elle n'avoit jusqu'alors influé en rien, ou du moins très-peu, sur ma conduite ; la lecture de cet ouvrage réveilla les premières impressions de piété que l'on m'avoit données autrefois. Je réfléchis sur ma vie passée, je me reprochai d'avoir si souvent manqué au respect que je devois à mon Ange Gardien, et je formai la ré-

solution de veiller désormais sur moi-même pour éviter tout ce qui pourroit lui déplaire? Cette attention à m'éloigner du péché, contribua, sans doute, à ma conversion à la foi; c'étoit un obstacle de moins à la grace que Dieu vouloit m'accorder. J'en étois là, lorsque la mort du vénérable LABRE, et les miracles que l'on disoit obtenus par son intercession, commencèrent à faire du bruit dans Rome, et à devenir le sujet de presque toutes les conversations. Malgré les instructions que j'avois reçues et les lumières qu'elles m'avoient procurées, je n'étois nullement disposé à croire tout ce que l'on en racontoit. De tous mes préjugés contre les catholiques, le plus enraciné étoit une incrédulité formelle à l'égard des faits miraculeux qu'ils disent être arrivés chez eux; j'avois été élevé dans cette persuasion comme tous les Protestants qui, bien loin d'admettre le don des miracles, le dédaignent, et prennent le parti de nier qu'il soit véritable; je ne me contentois pas de nier absolument ceux que l'on publioit alors, j'en fis un sujet de raillerie; je me permis, dans les cafés, des plaisanteries très-indécentes sur le serviteur de Dieu, dont la pauvreté et la malpropreté apparente me révoitoient; et sur cet article, j'allois beaucoup plus loin que mes amis même, Protestants comme moi. Cependant le nombre et le poids des témoignages

tém
je de
m'en
défu
J'all
avoir
de le
étoie
genre
avoie
de let
cueill
soient
avec l
conva
racles
faits
ligiet
voit t
dixhe
gneur
étoit
nourr
BRE,
avoit
va gu
desces
elle m
facilit

témoignages croissant chaque jour, je crus que je devois examiner la chose par moi même ; je m'entretins plusieurs fois avec le confesseur du défunt, duquel j'appris une partie de sa vie. J'allai voir quatre des personnes que l'on disoit avoir été guéries miraculeusement ; je m'assurai de leur état actuel et de celui dans lequel elles étoient précédemment : je m'informai du genre et de la durée de la maladie dont elles avoient été attaquées, et des circonstances de leur guérison opérée en un instant ; je recueillis les témoignages de ceux qui les connoissoient, et d'après toutes ces informations faites avec le plus grand soin, je restai pleinement convaincu que la réalité de chacun de ces miracles étoit mieux prouvée que ne le sont les faits les plus avérés. Une de ces personnes, religieuse au couvent de Saint APPOLLONIE, avoit un vaisseau rompu dans la poitrine ; depuis dix-huit mois elle étoit tombée dans une langueur qui augmentoit chaque jour : sa foiblesse étoit telle, qu'elle ne pouvoit supporter aucune nourriture ; elle invoqua le vénérable LAFRE, elle prit, avec foi, une liqueur où l'on avoit trempé une de ses reliques, et elle se trouva guérie dans un instant : le jour même elle descendit au chœur avec les autres religieuses, elle mangea sans être incommodée, et fit avec facilité, les ouvrages les plus pénibles de la maison.

maison. C'est ce que la supérieure et six religieuses de la même communauté m'attestèrent. Je vis moi-même plusieurs fois, la religieuse guerrie, je lui parlai et la trouvai pleine de santé et de force. Je ne m'en tins pas-là ; je fis visite au médecin qui en avoit pris soin pendant tout le tems de son infirmité ; il me confirma tout ce que la communauté avoit dit à son sujet ; et il ajouta qu'il étoit prêt à jurer sur l'Evangile, que la maladie étoit naturellement incurable. Je continuai de voir la religieuse pendant tout le reste de mon séjour à Rome, c'est-à-dire, pendant environ quatre mois : j'eus le tems de m'assurer que sa guérison étoit constante ; et à mon départ je la laissai en parfaite santé. Persuadé comme je l'étois, que les guérisons avoient quelque chose de surnaturel, je ne pouvois me défendre de faire des retours sur moi-même, et sur le danger que je courois restant dans ma secte ; ces réflexions me mettoient dans d'étranges perplexités : il seroit difficile d'exprimer la situation violente où je me trouvai alors. La vérité se monroit à moi de tout côté, mais elle étoit combattue par tous les préjugés que j'avois sucés avec le lait ; je sentoient la force des raisons que l'on oppose à la Doctrine des Protestans ; je n'avois pas le courage de me rendre ; je voyois clairement que la vérité de l'Eglise Romaine est fondée sur des

preuves

preu
que
lui r
mais
quell
mêm
dons
à ma
famil
des in
mon
n'ete
stance
mit c
" M
" all
bon d
pand
teur
sion,
trove
Il pla
fut co
plore
fera p
"
Père
main
souve

x. rell.
 tèrent.
 ligieuse
 de san-
 je fis
 pendant
 onfirma
 son fu-
 sur l'E-
 ment in-
 se pen-
 e, c'est-
 j'eus le
 oit con-
 parfaite
 que les
 rnaturel,
 s retours
 e courois
 me met-
 il seroit
 te où je
 oit à moi
 e par tous
 lait ; je
 ppose à la
 as le cou-
 ment que
 e sur des
 preuves

preuves multipliées et sans réplique : je voyois que ses réponses, à tout ce que les Protestants lui reprochent, sont solides et satisfaisantes ; mais il falloit abjurer des erreurs dans lesquelles j'avois été élevé, et que j'avois moi-même prêchées aux autres ; j'étois ministre dans ma secte, et il falloit renoncer à mon état, à ma fortune ; j'étois tendrement attaché à ma famille, et il falloit encourir son indignation ; des intérêts si chers me retenoient : en un mot, mon esprit étoit convaincu, mais mon cœur n'étoit pas changé. Ce fut dans ces circonstances où j'étois flottant et irrésolu, qu'on me mit entre les mains un petit livre intitulé ; “ *Manifesto d'un cavalier chrétien converti à la Religion Catholique* ; ” livre qu'il seroit bon de traduire en plusieurs langues, et de répandre par tout où il y a des hérétiques. L'auteur rend compte historiquement de sa conversion, et discute brièvement tous les points controversés entre les Catholiques et les Protestans. Il place au commencement une prière qui lui fut communiquée par un Catholique, pour implorer les lumières de l'esprit-saint, que l'on ne sera pas fâché de voir ici.

“ Dieu de bonté, tout puissant et éternel, Père des miséricordes, sauveur du genre humain, je vous supplie humblement par votre souveraine bonté, d'éclairer mon esprit et de
 toucher

toucher mon cœur, afin que par le moyen de la vraie foi, de l'espérance et de la charité, je vive et je meure dans la vraie Religion de Jésus-Christ ; je suis certain que, comme il n'y a qu'un seul Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule foi, une seule Religion, une seule voie de salut, et que toutes les voies opposées à celle-ci ne peuvent conduire qu'à l'enfer. C'est cette foi, ô mon Dieu, que je recherche avec empressement, pour l'embrasser et me sauver. Je proteste donc devant votre Divine Majesté, et je jure par tous vos divins attributs, que je suivrai la religion que vous m'aurez fait connoître pour vraie, et que j'abandonnerai, quoi qu'il doive m'en coûter, celle où je reconnoîtrai des erreurs et de la fausseté. Je ne mérite pas, il est vrai, cette faveur ; à cause de la grandeur de mes péchés, dont j'ai une profonde douleur, puisqu'ils offensent un Dieu si bon, si grand, si saint, si digne d'être aimé ; mais ce que je ne mérite pas, j'espère l'obtenir de votre infinie miséricorde, et je vous conjure de me l'accorder par les mérites du sang précieux qui a été répandu pour nous, pauvres pécheurs, par votre fils unique Jésus-Christ." AMEN.

J'avois, en recevant ce livre, un pressentiment qu'il alloit me porter le dernier coup : aussi ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que je pus me déterminer à le lire ; mon ame étoit,

Pour

pour a
contra
je pas
des ye
à la di
gnois
mille
mon et
sions d
nel l'e
citai à
cérité
tation
venoi
dance
vre, qu
pales p
Religio
rentes
que se
réunis
d'ailleu
mêmes
même
donnoi
m'avo
achevé
Dieu,
Le m

pour ainsi dire, déchirée par deux mouvemens contraires. Quel combat, quels assauts n'eusse pas alors à soutenir ! je parcourais sur-tout des yeux cette prière, sans pouvoir me résoudre à la dire ; je desirois d'être éclairé, et je craignois de l'être trop ; mon intérêt temporel et mille autres motifs se présentoient en foule à mon esprit, et balançoient les salutaires impressions de la grâce ; enfin l'intérêt du salut éternel l'emporta ; je me jettai à genoux, je m'excitai à réciter cette prière avec le plus de sincérité qu'il me fut possible ; et la violente agitation de mon ame, ainsi que les combats qui venoient de s'y livrer, produisirent une abondance de larmes ; je me mis donc à lire ce livre, qui est une exposition abrégée des principales preuves, qui établissent la vérité de la Religion Catholique. L'ensemble de ces différentes preuves, que je n'avois vues jusqu'alors que séparément ; tant de traits de lumière réunis dans un foyer, me frappèrent vivement : d'ailleurs, je n'opposois plus à la grâce les mêmes résistances, Dieu parloit à mon cœur en même tems qu'il éclairoit mon esprit, et me donnoit la force de surmonter les obstacles qui m'avoient arrêté jusques-là. Je n'avois pas achevé la lecture du livre, que je m'écriai : Mon Dieu, je vous promets de me faire Catholique. Le même jour, j'annonçai ma résolution

à la famille chez laquelle je demourois; elle en eut beaucoup de joie, parce qu'elle avoit une piété sincère. J'allai le soir au café, où je fis part de mon changement à tous mes amis, la plupart Protestans; et pour réparer, autant qu'il étoit en moi, le scandale que j'avois donné, je défendis la sainteté du vénérable LÂBRE, et je déclarai que j'avois plus de preuves de la vérité de ses miracles que je n'en exigerois pour quelque fait que ce fût. De plus, pour ne pas rougir de Jésus-Christ, j'invitai un grand nombre d'amis à être témoins de mon abjuration; plusieurs plainquirent ma faiblesse, quelques-uns s'en moquèrent; mais Dieu, qui m'a appelé à la foi, m'a soutenu, et j'ai cette ferme confiance qu'il me soutiendra jusqu'à la mort. Je dois avouer ici qu'avant mon abjuration j'eus encore quelque tems à combattre mon imagination sur le culte de la sainte Vierge et des Saints: j'étois cependant éclairé sur cet article; je ne doutois pas qu'il ne fût inutile d'employer, auprès du fils, l'intercession de la sainte mère, et que, loin de lui faire injure en aimant et honorant celle qu'il a aimée lui-même si tendrement, c'étoit l'honorer d'avantage; cependant mes anciennes préventions me revenoient toujours à l'esprit et me troubloient malgré moi. Le reproche d'idolâtrie que j'avois entendu faire aux Catholiques, à ce sujet, m'effrayoit.

m'e
ma
aya
ten
nar
fen
ces
la
len
sain
m'a
que
et c
l'en
pas
Je
m'
M
plo
fêr
veu
fir
qu
pr
l'or
Ba
(le
au
vo

m'effrayoit encore, quoique je le crusse très mal fondé. Je ressemblois à ces personnes qui, ayant eu dans leur enfance l'imagination fortement frappée des contes ridicules des revenans, ne peuvent même, dans l'âge mûr se défendre d'un frémissement involontaire; lorsque ces idées reviennent à leur esprit, en dépit de la raison qui en rougit : il fallut me faire violence ; et quand je commençai à invoquer la sainte Vierge, je ne le fis qu'en tremblant. Je m'adressai d'abord à Jésus-Christ, lui protestant que je n'avois d'autre dessein que de l'honorer, et que je desirois le faire plus parfaitement, par l'entremise de sa sainte Mère, le priant de ne pas m'imputer des intentions idolâtriques que je défayouois de toute mon ame. Ensuite m'adressant à la sainte Vierge elle même : Mère tendre, lui dis-je, s'il est permis d'implorer votre secours, aidez-moi dans l'état misérable où je suis ; c'est par vous que le Sauveur est venu à nous, c'est par vous que je désire d'aller à lui ; les Ecritures m'apprennent que c'est par votre moyen que s'est opéré le premier miracle de la foi évangélique, dans l'ordre de la grace, (la sanctification de S. Jean Baptiste, et le premier dans l'ordre de la nature (le changement de l'eau en vin :) en voici un autre à faire : Ne me refusez pas d'y employer votre crédit, je ne le mérite pas ; il y a trop

D

longtems

longtems que je vous méconnois ; mais je commence, quoiqu'en tremblant, à m'adresser à vous ; intercédéz pour moi auprès de votre divin fils, " Puis revenant à Dieu : " Seigneur, ajoutai-je, je vous demande vos lumières, vous avez promis d'exaucer ceux qui vous invoquent ; c'est de tout mon cœur que je le fais ; je cherche la vérité, à quelque prix que ce soit : Vous en êtes témoin, ô mon Dieu ! je ne faurois me tromper en m'adressant à votre sainte mère ; vous seriez vous même la cause de mon erreur." La confiance et la tranquillité furent le fruit de cette prière : depuis ce tems, j'ai toujours recouru à la sainte Vierge, et je suis sûr d'avoir obtenu et reçu des graces par son intercession ; la reconnaissance m'oblige de faire cet aven, je cherche à entrer dans toutes les intentions qui tendent à l'honorer ; je me suis engagé, et je travaille à étendre son culte en tout ce qui peut dépendre de moi. Il se présente ici une réflexion bien naturelle ; Dieu peut-il permettre qu'un homme se trompe dans le choix d'une Religion, quand, après une vigilance exacte sur sa conduite, après des prières ferventes, après des recherches longues et laborieuses, il s'est déterminé à l'embrasser au dépens de tout ce qu'il a de plus cher au monde, famille, état, fortune, réputation ? Si cette religion étoit fausse, ne pourroit-il pas dire à

Dieu,

Dieu,
c'est v
acquie
le proc
depuis
mais i
glorifi
homme
mainte
état est
mes pe
changé
des, q
études
là ; je
de ceu
passion
mes p
le mon
préten
dans le
cœur
Ce n'e
sécurité
de la n
le dang
confian
de son
pourra

mais je
 n'adresser
 de votre
 Seigneur,
 res, vous
 vous in-
 je le fais;
 que ce
 Dieu ! je
 t à votre
 la cause
 tranquillité
 ce tems,
 ge, et je
 rages par
 oblige de
 ns toutes
 ; je me
 son culte
 i. Il se
 le ; Dieu
 mpe dans
 une vigi-
 s prières
 es et la-
 er au dé-
 monde,
 Si cette
 s dire à
 Dieu,

Dieu, avec un célèbre théologien : Seigneur,
 c'est vous qui m'avez trompé. Cette reflexion
 acquerra un nouveau degré de force, si j'ajoute
 le prodigieux changement qui s'est fait en moi
 depuis ma conversion ; j'hésite à le publier ;
 mais il me semble que je dois le faire, pour
 glorifier la divine miséricorde et pour rendre
 hommage à la Religion Catholique, que j'ai
 maintenant le bonheur de professer. Que mon
 état est différent de celui où j'étois auparavant !
 mes pensées mes goûts, mes dessein, tout est
 changé ; je ne me reconnois plus moi-même ;
 dès que j'eus pris mon parti, je renonçai aux
 études profanes qui m'avoient occupé jusques-
 là ; je laissai mes livres à demi lus ; je me défis
 de ceux qui étoient à moi ; depuis ce tems, les
 passions n'ont eu que peu d'empire sur moi ;
 mes projets d'ambition et d'établissement dans
 le monde n'ont quitté entièrement ; je n'y
 prétends plus rien : je n'ai plus de plaisir que
 dans les choses de Dieu ; je sens au fond de mon
 cœur une paix que je n'avois jamais connue.
 Ce n'est plus, comme auparavant, la trompeuse
 sécurité d'une conscience assoupie qui présume
 de la miséricorde de Dieu, et qui ne voit pas
 le danger auquel elle est exposée ; c'est la douce
 confiance d'un fils qui se retrouve dans les bras
 de son père, et qui a lieu d'espérer que rien ne
 pourra l'en arracher, malgré les périls qui l'en-
 vironnent.

vironnent. Qui cette Religion est faite pour le cœur : quelque solides, quelque fortes que soient les preuves qui m'ont convaincu qu'elle est la véritable Religion de Jésus-Christ, le contentement, la joie pure qui l'accompagne, est pour moi une autre espèce de preuve qui n'est pas moins persuasive. Les vérités que j'ai eu le plus de peine à croire, sont celles qui me donnent aujourd'hui le plus de consolation. Le mystère de l'Eucharistie, qui m'avoit paru si incroyable, est devenu pour moi une source intarissable de délices spirituelles. La confession, que j'avois regardée comme un joug insurmontable, me semble infiniment douce par la tranquillité qu'elle produit dans mon ame, Ah! si les hérétiques et les incrédules pouvoient sentir les douceurs que l'on goûte aux pieds des autels, ils cesseroient bientôt de l'être! Que ne puis je me faire entendre à tous! je leur crierois; Goûtez et voyez, par votre propre expérience, combien le Seigneur est doux, combien il est bon pour ceux qui le servent dans la sainte société qu'il a formée lui-même et qu'il vivifie par son esprit. Voilà le désir dominant; l'unique désir de mon cœur, celui d'étendre, autant que je le pourrai, l'Empire de la véritable foi, qui fait maintenant mon bonheur; je n'ambitionne rien de plus, c'est pour cela que je désire de retourner dans mon pays, espérant d'y

d'y è
là co
la co
Roi
signa
vraie
Dieu
qu'il
qui li
père
d'acco
vrir u
la faire
elle n
m'arre
peut-ê
détruit
pour l
condui
tion (1
que po
une rév
l'ordre

(1) L'in
teutritional

d'y être, malgré mon indignité, l'instrument de la conversion de mes compatriotes; et telle est la conviction où je suis de la vérité de l'église Romaine, et ma reconnoissance de la grace signalée que Dieu m'a faite de m'appeler à la vraie foi, que je la scellerois de mon sang, si Dieu m'accordoit cette grace; je ne doute pas qu'il ne m'en donnât la force. Je conjure ceux qui liront cet écrit, de prier avec ferveur le père des lumières et le Dieu des miséricordes, d'accomplir ses volontés sur son serviteur, d'ouvrir un accès facile à la foi dans mon pays, de la faire germer et fructifier dans un pays, où elle n'a jamais été professée. Peut-être (je m'arrête avec plaisir à cette pensée consolante) peut-être celui qui établit les empires et les détruit à son gré, qui fait tout pour ses élus et pour l'intérêt de son Eglise, n'a-t-il permis et conduit à une fin glorieuse l'étonnante révolution (1) dont nous venons d'être les témoins, que pour accomplir quelque grand dessein, et une révolution bien plus heureuse encore dans l'ordre de la grace ainsi soit-il.

LETTRE

(1) L'indépendance des treize états de l'Amérique Septentrionale.

LETTRE.

Où l'on rapporte ce que MR. THAYER a fait de plus remarquable depuis son départ de Rome pour Paris, jusqu'à son embarquement pour Boston, et depuis son arrivée dans cette ville, jusqu'à présent.

A PARIS, ce 28 Septembre, 1790.

MONSIEUR,

VOUS me demandez un détail de la vie qu'a mené en France, MR. THAYER, depuis son retour de Rome, en 1783. Il m'est aisé de vous satisfaire, vous et beaucoup d'autres personnes qui m'ont témoigné le même desir. Je vais le prendre au moment où finit sa relation : ce sera l'histoire suivie de ce cher néophyte jusqu'au tems présent, en attendant qu'il plaise à Dieu de nous faire connoître de plus en plus ses desseins sur lui, et d'ajouter aux merveilles de sa grace, que vous connoissez déjà, les nouveaux traits de prédilection qu'il lui réserve dans ses trésors ; car s'il est permis d'augurer pour l'avenir, d'après ce que le doigt de Dieu a pris plaisir à operer sur lui depuis cinq ans, nous avons tout lieu de présumer qu'il yeut faire par lui de grandes choses.

Après

Ap
lui di
noit d
qui et
qu'il a
a diri
quitté
voit de
cherch
Catho
en fair
Il ent
Son es
ne pas
estime
noit a
tombea
Joseph
velle a
tranger
parler d
et mon
trée, to
lui. C
maison
on fut

(1.) Vas
tibi Domi

Après sa conversion, une voix intérieure lui dit, comme à celui que notre Seigneur venoit de tirer de la puissance du démon, selon ce qui est rapporté en S. Marc. (1): sentiment qu'il a toujours conservé dans son cœur, et qui a dirigé toutes ses démarches depuis qu'il a quitté l'Italie. De retour en France, où il avoit déjà passé quelques mois étant ministre, il chercha une maison où il pût étudier la Religion Catholique, en homme qui veut non-seulement en faire profession, mais l'enseigner aux autres. Il entra d'abord au collège de Navarre à Paris. Son extérieur étoit celui de la simplicité, pour ne pas dire celui de la pauvreté; vertu qu'il estime et qu'il chérit autant qu'il la dédaignoit auparavant, depuis qu'il a visité le tombeau du grand serviteur de Dieu Benoit-Joseph LABRE. C'étoit une chose trop nouvelle aux yeux de tous les écoliers, dans un étranger sur tout qui avoit déjà fait beaucoup parler de lui, pour ne le pas faire remarquer et montrer au doigt. Du moment de son entrée, tout le monde eut les regards tournés sur lui. Comme la piété est en honneur dans cette maison, l'une des meilleures écoles de Paris, on fut bientôt édifié de la religion et de la mo-
 .. de l'ie

(1.) Vade in domum tuam ad tuos, et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit, et misertus sit tui, Marc. 5, 19.

Après

destie avec laquelle on le vit assister à tous les exercices. La surprise augmenta et alla jusqu'à l'admiration, lorsqu'après l'avoir vu très-sobre au réfectoire, on s'apperçut qu'il approchoit tous les jours de la sainte table, et qu'il avoit autant de faim du pain de vie, qu'il monroit d'indifférence pour la nourriture du corps.

Sa douceur, son affabilité, les petits traits d'histoire et l'humeur enjouée dont il favoit assaisonner les entretiens dans les récréations communes, lui eurent bientôt gagné tous les cœurs et fait plusieurs amis. Il obtint permission de se retirer avec eux dans un jardin voisin du college, pour passer celles de l'après-diner et s'y entretenir de Dieu : pendant celles du soir, il les rassembloit dans sa chambre, une des plus petites et des moins commodes de la maison. C'étoit l'image de la cellule du prophète Elifée ; un lit, une table, une chaise, une malle, y laissoient à peine alléz d'espace pour reunir cinq ou six jeunes gens ; ils s'y rangeoient comme ils pouvoient ; on étoit convenu avec lui que chacun s'y trouveroit à son tour, afin de s'édifier mutuellement. Dès qu'on étoit entré, avant d'ouvrir la conversation, on se mettoit à genoux pour dire un *Pater* et un *Ave*. C'étoit toujours au profit de la piété qu'on s'entretenoit, comme il arrive dans toute société dont
l'amé

Die
fon
que
ban
celle
pern
triste
M
un cr
La fa
dans
perfo
tuel d
tous c
étoit r
yeux.
té de
précie
grande
qu'il a
vous l
taire d
fieurs
tuelles
fit pré
elle av
leurs,
Rome
dinaux

Dieu est l'ame et le centre. Chacun fournissoit son histoire; elle rouloit ordinairement sur quelque trait d'édification. Loin que la gaieté fut bannie de ce cercle formé par la vraie amitié, celle des ames pures et innocentes, il n'étoit pas permis d'y être toujours sérieux, encore moins triste et rêveur.

MR. THAYER avoit toujours auprès de lui un crucifix qu'il aimoit à contempler souvent. La sagesse de son maintien, et je ne fais quoi dans ses regards, dans son ton, dans toute sa personne qui annonçoit un recueillement habituel de l'esprit et du cœur, faisoit connoître à tous ceux qui l'approchoient que cette image étoit mieux gravée dans son ame que devant ses yeux. Cet instrument du salut, qu'il a apporté de Rome, lui est d'autant plus cher et plus précieux, que N. S. P. le Pape y a attaché de grandes indulgences. Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu de sa Sainteté; car je ne veux pas vous laisser ignorer ce que sa modestie lui a fait taire dans sa relation, qu'elle l'a honoré de plusieurs audiences; et qu'outre les graces spirituelles qu'elle vouloit bien lui accorder, elle lui fit présent de la nouvelle médaille sur laquelle elle avoit fait graver son portrait. J'ai su d'ailleurs, et j'ai reconnu par différentes lettres de Rome, que plusieurs de nos seigneurs les cardinaux lui avoient fait tout l'accueil que la ver-

tu dans les grands ne manque jamais de faire à la vertu

Je reviens à sa conduite au college de Navarre. Depuis quelque tems les exercices d'une confrérie de la sainte Vierge y étoient interrompus. Il ne tarda pas à les faire revivre au grand contentement de tous ceux qui la fréquentoient. On ne s'assembloit jamais sans qu'il fit une espee de courte exhortation, tantôt sur un sujet tantôt sur un autre. Quoiqu'il s'exprimât avec beaucoup de difficulté, ne sachant presque pas la langue française, on l'écoutoit toujours avec un nouveau plaisir, tant la sainteté est une belle langue dans ceux même qui savent à peine parler. Le désir de gagner des ames à Dieu étoit sa grande passion. Son caractère naturellement liant, (quoiqu'au premier aspect il semble assez peu ouvert,) lui eut bientôt attaché plusieurs écoliers du college. On le respectoit autant qu'on l'aimoit. Dans le dessein d'en attirer à Dieu plusieurs, en se les attachant par ses services, il sollicita quelque fois en faveur de ceux qui avoient indisposé leur professeur, et qui avoient mérité quelque punition. Ordinairement il obtenoit grace; plus d'une fois les coupables en abusèrent. C'étoit en pareille circonstance sur tout qu'il faisoit admirer sa patience et sa charité. Il savoit alors tirer le bien du mal, et changer les ingrats en amis vraiment sensibles

et

et rec
cé pa
soient
on ne
patien
les é
jusqu
un me
An
l'Arch
aux na
plus c
que d
qui est
pensoi
et il ve
fit obs
dre qu
se plac
dant qu
dre, av
de la p
prise qu
entier,
du Cab
maison.

(1) M.
qui a pou

et reconnoissans. Ceux qui avoient commen-
cé par tromper son bon cœur et le jouer, finis-
soient par rougir de leur supercherie. Jamais
on ne l'a vu donner les plus petits signes d'im-
patience. Tous en un mot, les maîtres comme
les écoliers, portoient leur estime pour lui
jusqu'à la vénération, et le regardoient comme
un modèle de toutes les vertus

Au bout de quelques mois, mon seigneur
l'Archévêque de Paris lui accorda sa pension
aux nouveaux convertis. Il ne pouvoit trouver
plus de lumières ni plus d'excellens conseils
que dans le supérieur infiniment respectable,
qui est à la tête de cette maison (1) ; mais il
pensoit à entrer dans la carrière ecclésiastique,
et il vouloit se disposer, au^s saints ordres. On lui
fit observer, et il fut le premier à le compren-
dre qu'il ne pouvoit bien s'y préparer qu'en
se placant dans un séminaire pour y suivre pen-
dant quelques années les exercices, et y appren-
dre, avec la science ecclésiastique, le langage
de la piété sacerdotale et de la théologie ; entre-
prise qui eut enlevé son supérieur, presque tout
entier, à ses grandes occupations ; tant à celles
du Cabinet qu'à celles du gouvernement de sa
maison. La divine providence, qui tenoit à
MR.

(1) M. Guérin du Rocher, auteur du savant ouvrage
qui a pour titre : *Histoire véritable des tems fabuleux.* &c.

MR. THAYER lieu de père, de mère, et de frère, seconda ses besoins tout à propos. Elle lui avoit déjà fait trouver tout cela au college de Navarret à la communauté des Nouveau Convertis. Combien de séminaires se seroient disputés d'avantage de devenir sa maison paternelle ! MR. l'Évêque de Sarlat le trouvoit alors à Paris. Ce Prélat l'ayant rencontré au Calvaire pendant l'exaltation de la sainte croix, en Septembre 1784, après un long entretien avec lui, fut d'avis qu'il ne tardât point à entrer dans un séminaire. Il en conféra avec Mr. l'Archevêque de Paris et Mr. le Nonce, qui furent du même sentiment. Le petit séminaire de Saint Sulpice lui fut désigné pour sa nouvelle demeure. Dès que les intentions de Mr. l'Archevêque m'eurent été signifiées, je m'estimis trop heureux de posséder pour quelques années un sujet si précieux à l'Eglise. Il me tarδοit de recevoir MR. THAYER dans notre maison. Il y entra le 18 Octobre de la même année 1784. Je craignois beaucoup que notre genre de vie ne convînt nullement ni à son génie actif, ni à son tempéramment accoutumé depuis tant d'années à prendre beaucoup d'exercice. Il lui en coûta pendant quelque tems pour s'affujettir à la règle de la maison ; mais les violences qu'il eut à se faire, pour s'y conformer, donnerent à sa vie de retraite un nouveau

veau
com
égar
faire
part
fois,
tout
n'a p
tique
supér
plus
comm
de l'e
ton d
autres
et de
charg
lumiè
fonc
que ja
le plu
son en
cham
sans fe
loin q
mais
au plu
plus, n
de l'an

re, et de
 . Elle lui
 ollege de
 eau Con-
 oient dis-
 n pater-
 ouvoit a-
 ontré au
 te croix,
 tretien a-
 point à
 féra avec
 e Nonce,
 etit sémi-
 é pour sa
 entions de
 nifiées, je
 our quel-
 life. Il me
 ans notre
 même an-
 que notre
 à son gé-
 accoutumé
 oup d'ex-
 lque tems
 son ; mais
 s'y con-
 e un nou-
 veau

veau mérite. Il se l'imposa lui même, et
 comme une gêne qui lui servoit à expier ses
 égarements, et comme une préparation néces-
 saire aux saints ordres. Si pour des raisons
 particulières il étoit obligé d'y déroger quelque
 fois, ce n'étoit jamais sans permission. Durant
 tout le tems qu'il a été au séminaire, personne
 n'a paru plus fidèle à en observer toutes les pra-
 tiques, ni plus obéissant aux volontés de ses
 supérieurs ; personne aussi ne s'y est montré
 plus charitable envers ses frères. Se regardant
 comme le dernier de tous, et pour me servir
 de l'expression de Saint Paul, comme un avor-
 ton dans la communauté, il aimoit à servir les
 autres. Se levant tous les jours à quatre heures
 et demi, il a toujours voulu s'acquitter de la
 charge de *réveilleur* c'est à-dire, porter de la
 lumière au moment du lever dans les chambres ;
 fonctions qui fut d'autant plus pénible pour lui,
 que jamais il ne consentit à y mettre en hiver
 le plus petit adoucissement. Je ne pus, lors de
 son entrée au séminaire, lui faire accepter une
 chambre à cheminée. Dans l'hiver il étudioit
 sans feu. Il n'est gueres possible de porter plus
 loin que lui la vertu de pauvreté ; elle n'a ja-
 mais été j'usqu'à la malpropreté ; mais tout
 au plus a-t-il consenti à ne pas manquer du
 plus rigoureux nécessaire. Tout les Vendredis
 de l'année ont été pour lui jour de jeûne ; une
 souve

soupe avec du pain et de l'eau, c'étoit tout son repas, et il a toujours servi ces jours là au réfectoire pendant le diner et le souper. Il n'a jamais interrompu la pratique de la communion quotidienne qu'il avoit apportée de Rome. Cent et cent fois on a eu lieu d'admirer combien il étoit touché de la grace que Dieu lui avoit faite en le rappelant à la fois de ses pères. Je bénis le Seigneur et le bénirai toute ma vie, de ce qu'il a daigné choisir notre séminaire pour préparer au service de son église, cette lampe vraiment ardente et luisante. Avant de porter au loin la lumière, il a brillé ici par ses œuvres. C'est une sorte de mission domestique et cachée, qui a produit beaucoup de fruits que Dieu seul connoît ; car je ne puis vous dire tout.

Le tems des vacances, il l'à employé à faire trois sortes de voyages ou pèlerinages. A la fin de la première année, il alla passer cinq ou six semaines à la Trappe. y vivans comme les religieux. Il vouloit faire le voyage en mendiant. Il me demanda mon avis ; je ne crus pas devoir le lui permettre. Je lui fis remarquer que cette conduite, qui, dans d'autres tems auroit pû être fort louable, ne le seroit pas aujourd'hui, et auroit même plus d'un danger. Il se rendit à mes raisons, et n'insista point : mais sans mendier il n'en observa pas moins la pauvreté

vreté
tout
mend
D.
jours
Jama
Pl
le pr
alors
jusqu
voulû
soit
tous
mand
camp
il espô
celle
entenc
craint
na à
pire la
té qu
yageur
mais e
ceur d
devoir
tite ép
quillit
lieux

vreté évangélique, et conserva de cette vertu tout ce qu'il en pouvoit retenir, hors l'état de mendicité.

Dans toutes ces courses, il marchoit toujours seul, pour méditer et prier en voyageant. Jamais il n'a manqué en route de communier.

Plusieurs fois on lui a refusé la communion, le prenant pour un aventurier. Il se contentoit alors de prolonger son oraison et sa marche, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un village où l'on voulût bien lui accorder le pain sacré qui faisoit son principal délassement ; car il a fait tous ses voyages à pied. Passant dans la Normandie, il se présenta dans un Couvent de la campagne, occupé par des saintes Religieuses ; il espéroit une réception un peu différente de celle qu'on lui fit. Il leur témoigna desirer d'y entendre la sainte messe et communier, la crainte de faire une indiscrétion, les déterminâ à le refuser avec toute l'honnêteté qu'inspire la vertu ; mais aussi avec toute la fermeté qu'exige la prudence. Non que notre voyageur se rendît importun par ses instances ; mais enfin il supplia plusieurs fois avec sa douceur et sa patience ordinaire. On ne crût pas devoir se rendre à ses desirs. Ce fut une petite épreuve qui n'aitéra nullement la tranquillité de son ame. Il fut obligé de faire plusieurs lieues pour trouver enfin ce qu'il souhaitoit.

haitoit. Il étoit fort tard quand il eut le bonheur d'arriver à une paroisse où il y avoit encore une messe à dire, il l'entendit et y communia. Cinq ou six mois après, les Dames qui l'avoient refusé, ayant su quel étoit celui à qui elles avoient fait cet accueil, en furent très-affligées : et après s'être informées de sa demeure, elle lui écrivirent une lettre d'excuse et de regret qui ne respiroit que charité.

Pendant les vacances de la seconde année, il fit quelques pèlerinages, entr'autres celui d'Amette, patrie du vénérable LABRE, dans la maison de qui il a logé quelques jours.

C'est à sa troisième année de séminaire, qu'en vertu des lettres dimissoriales venues de Rome, qui donnoient pouvoir à M. l'Archev. de Paris de l'ordonner, *sous le titre de la Mission de l'Amérique Septentrionale, ou des nouveaux Etats Unis*, il reçut les ordres sacrés. Il fut ordonné prêtre, la veille de la Trinité ; et le lendemain, il chanta solennellement la grand, messe de paroisse dans l'église de Saint Sulpice. Ce fut un spectacle singulièrement attendrissant pour les fidèles qui y assistèrent, et qu'une pieuse curiosité y avoit attirés en grand nombre.

Peu de tems après avoir reçu la prêtrise, il fit le voyage de Londres, soit pour y prendre les connoissances qu'il jugeoit nécessaire avant d'en venir à l'exécution de son projet, soit pour

y faire l'essai du zèle qu'il lui tarδοit d'exercer dans le lieu de sa mission. Il n'y demeura pas tout à fait trois mois ; et en si peu de tems, il eut la consolation de recevoir onze abjurations. Ce ne fut pas le seul fruit de son séjour en cette ville : il y procura l'établissement de deux écoles en faveur des enfants des deux sexes qui manquoient de secours pour être instruits de la Religion Catholique.

De retour à Paris, en Novembre, 1787, il reprit au séminaire son premier plan de vie, avec cette différence seulement, que, de tems en tems, il alloit exercer en ville, dans les maisons Angloises et Irlandoises, le ministère du salut des ames. Un grand nombre s'adressoit à lui, pour la confession, au séminaire des Irlandois. Il avoit quitté Londres, d'après une lettre qui lui donnoit avis de se tenir prêt à partir pour l'Amérique, dès qu'il auroit reçu des nouvelles de Mr. Carolle, Vicaire Apostolique dans les Etats-Unis. Ce digne missionnaire, aujourd'hui consacré Evêque de Baltimore, étoit aussi empressé de le voir auprès de lui, qu'il l'étoit lui-même de s'y rendre.

Plusieurs mois se passèrent sans que les nouvelles arrivassent. MR. THAYER ne savoit à qui attribuer ce retard. Tout l'hiver s'étant écoulé sans qu'il vît rien arriver d'Amérique, il se sentit porté à faire un second Voyage à

Londres, bien résolu de passer en France pour s'embarquer au premier mois du Vicaire Apostolique. Celui-ci, je ne fais par quel mal entendu, n'écrivoit point, croyant que le départ de MR. THAYER ne tenoit plus qu'à une nouvelle lettre de Rome, qu'il ne lui falloit pas, puisqu'il étoit muni depuis long-tems des pouvoirs qui lui étoient nécessaires. Ce délai l'a fait demeurer à Londres toute une année. Il n'est revenu à Paris que le 18 Juin, 1789.

Vous lirez avec plaisir le détail de sa vie et de ses travaux pendant son second séjour à Londres. Il y logea d'abord dans un des meilleurs quartiers ; mais son amour pour les pauvres lui fit bientôt choisir un des cantons de la ville habités par ceux qui avoient le plus besoin de secours temporels et spirituels, et où se retirent les mendiens. C'est la partie de Londres qui s'appelle *Borough of* (Fauxbourg de *Southwark*.) Son premier soin fut d'y rassembler les enfans, qu'il trouva fort ignorans. Les Catholiques y sont en assez grand nombre ; il en devint comme le Curé. Tous les Dimanches et Fêtes ils se rendoient dans un endroit qui, par sa situation, sa simplicité, son obscurité, rappeloit assez le souvenir des lieux souterrains où se réunissoient les fidèles au premier âge de l'Eglise. C'étoit autrefois une manufacture

nufa
l'enc
pour
cipal
Apo
naire
lébr
et in
plus.
nés à
d'être
soir.
pagn
arden
pour
en g
pauv
mun
jour
allez
ou le
ceux
Dieu
fois,
respe
chan
dans
exho
vrai

manufacture d'épingles : les Catholiques aisés de
 l'endroit la firent préparer, à frais communs,
 pour en faire leur église ; et ce fut le lieu prin-
 cipal où MR. THAYER exerça le Ministère
 Apostolique. l'Assemblée étoit composée ordi-
 nairement de deux cents cinquante. Il y cé-
 lébroit la sainte messe et les vêpres, prêchoit
 et instruisoit deux fois le jour, et quelque fois
 plus. Trois jours de la semaine étoient desti-
 nés à la confession. Il lui est arrivé souvent
 d'être encore au confessionnal à onze heures du
 soir. La douceur et l'affabilité dont il accom-
 pagnoit son zèle, sa patience infatigable, son
 ardent amour pour Dieu et sa tendre charité
 pour tous, lui eurent bientôt gagné des pénitens
 en grand nombre. La plus part étoient de
 pauvres Irlandois. Le zèle du pasteur se com-
 municoit tellement à ses brebis, que, chaque
 jour, celles-ci en amenoient de nouvelles. *Allez
 allez voir MR THAYER, disoient les pécheurs
 ou les hérétiques qu'il avoit convertis, à tous
 ceux dont ils vouloient procurer le retour à
 Dieu ; vous ne l'aurez pas vu et entendu une
 fois, que vous l'aimerez comme votre père, et le
 respecterez comme un Ange venu du ciel.* Le
 changement qu'il a opéré dans la croyance et
 dans les mœurs d'un grand nombre, par ses
 exhortations, soit publiques, soit privées tient
 vraiment du prodige. Il a eu la consolation de
 ramener

ramener trente-six hérétiques dans le sein de l'Eglise. Et combien de conversions qui, sans être consommées, étoient bien avancées lorsqu'il a quitté Londres ?

Un vrai Apôtre est toujours un modèle de pénitence. MR. THAYER étoit trop convaincu de cette vérité pour n'en pas faire la règle de sa conduite. Son logement étoit l'image de la pauvreté : jamais il n'y usa de feu dans tout l'hiver, le plus rude cependant qu'en ait éprouvé depuis plusieurs siècles. Sa nourriture répondoit à tout le reste : du pain et de l'eau, avec un peu de légumes, étoit son repas ordinaire. Lorsqu'on lui témoignoit de la surprise sur la vie dure qu'il menoit, ou qu'on lui faisoit, à cet égard, quelque représentation, sa réponse étoit : " Que voulez-vous ? nous ne sommes pas meilleurs que notre maître." il s'étoit fait une loi de n'accepter aucune invitation à dîner ou à souper en ville. Il n'y dérogea pas une seule fois. Une des raisons qu'il alleguoit lorsque les personnes opulentes l'invitoient, étoit la crainte de perdre du tems, qu'il étoit jaloux de consacrer à la gloire de Dieu et au service du prochain. Jamais personne n'a été plus avare de ses moments, (mille fois j'avois eu lieu de m'en appercevoir au séminaire.) Il partageoit sa journée entre la méditation, la prière, l'étude et les travaux du ministère. Il se levoit régulièrement

lière
lever
et ét
voit
onces
ner,
cheu
autre
fruga
uniqu
lectu
forti
ou do
ques
qu'in
affaire
differ
que c
est u
cents
ractè
en lu
étoit
avoit
elles
parol
nonc
indig
là q

lièrement à quatre heures et demie : après son lever, il faisoit oraison, récitoit le Saint Office et étudioit jusqu'à huit heures, tems où il avoit coutume de célébrer la sainte messe. Deux onces de pain et un verre d'eau faisoit son déjeuner, après lequel il alloit, ou exhorter les pécheurs, ou visiter les malades ou faire quelque autre œuvre de zèle. J'ai déjà remarqué la frugalité de ses repas; ce qui le satisfaisoit uniquement pendant qu'il les prenoit, étoit la lecture qu'on lui faisoit jusqu'à la fin. A peine sorti de table, il reprenoit ses œuvres de charité, ou donnoit quelque tems à converser avec quelques amis vertueux; parlant toujours le langage qu'inspire l'esprit de Dieu, il savoit toute fois assaisonner de tems en tems ses entretiens des differens traits d'histoire profane ou ecclésiastique que lui fournissoit sa mémoire, (car elle en est très bien meublée,) ou des bons mots innocents qui suggéroit à propos la gaieté de son caractère; c'étoit le même qu'on avoit remarqué en lui à Paris. Une grande partie de la soirée étoit employée à distribuer les aumônes qu'il avoit recueillies dans les maisons des riches; elles étoient toujours accompagnées de quelques paroles de consolation: ordinairement il s'annonçoit aux pauvres qu'il soulageoit, *comme un indigne instrument de la bonté divine*; c'étoit par là qu'il se donnoit ouverture aux sages et pieux.

pieuses exhortations qu'il leur adressoit. De temps en temps il alloit visiter les prisons, et leur administroit les sacremens.

Il n'avoit rien plus à cœur que de donner une existence stable aux deux écoles qu'il avoit formées l'année précédente. Durant son dernier séjour à Londres, il augmenta beaucoup le nombre des élèves. Il lui falloit des secours ; mais la divine providence lui faisoit trouver les ressources nécessaires dans la charité des personnes riches, auprès de qui il alloit plaider la cause des pauvres enfans qu'il voyoit abandonnés ; et pour rendre son œuvre durable, voici l'expédient que lui suggéra son zèle. Quelques jours avant son départ, il invita un certain nombre de Catholiques zélés, de se rendre à une maison de campagne qui n'étoit pas éloignée de la ville, pour y dîner tous ensemble. On n'eut pas de peines à trouver des convives. La société fut composée tout à-fait à son gré. Le repas se fit avec la frugalité convenable à des chrétiens que la charité réunit à une même table, mais avec toute la cordialité qu'inspire cette vertu. Comme l'innocent festin n'étoit qu'une préparation à une œuvre sainte, dès qu'il fut fini, MR THAYER fit à la compagnie une exhortation familière sur l'importance et la nécessité de l'instruction des pauvres. Elle fut suivie d'un autre discours prononcé par un enfant

fant
prop
et pe
l'exé
péran
pée,
répar
seule
comp
encor
die.

Je
évén
leure
trem
ER, c
pauv
et les
ami,
la fo
obléc
sa ; c
dans
fèren
ques
mais
moti
de fa
tes,

toit. De
s, et leur

onner une
avoit for-
n dernier
ucoup le
secours ;
trouver les
des per-
plaidér la
abandon-

ble, voici
Quelques
in certain
rendre à
pas éloig-
mble. On
vives. La

gré. Le
ble à des
même ta-
spire cette
oit qu'une
qu'il fut
agnie une
e et la né-

Elle fut
ar un en-
fant

fant de ses écoles, au nom de tous ses autres, il proposa ensuite le plan d'un établissement fixe et permanent ; et pour procéder efficacement à l'exécution, on ouvrit une souscription. L'espérance de notre missionnaire ne fut pas trompée, et la semence de la parole qu'il venoit de répandre dans l'assemblée, lui rapporta non-seulement de quoi faire subsister les deux écoles, composées chacune de cinquante enfans, mais encore de quoi les perfectionner et les étendre.

Je n'ai plus à vous raconter que deux ou trois événemens qui méritent d'avoir place dans cette lettre. Le premier vous fera connoître la trempe et la fermeté du génie de Mr. THAYER, comme son estime et son affection pour les pauvres. Un des Catholiques les plus respectés et les plus pieux de son troupeau, son intime ami, mourut entre ses bras. La famille, dont la fortune étoit honnête, désira pour lui des obsèques solennelles. Mr. THAYER les refusa ; on fit des instances, et on le trouva toujours dans les mêmes dispositions. Les parens pressèrent encore, et joignirent aux prières quelques marques de mécontentement ; mais jamais ils ne purent lui faire changer d'avis. Le motif de son refus étoit que s'il eut été possible de faire de pareilles obsèques pour tous les autres, il y auroit consenti de bon cœur ; mais que

que cela ne pouvant se faire, vu leur extrême pauvreté ; et que d'ailleurs tous les membres de la même paroisse étant égaux dans l'ordre de la religion, tous par conséquent lui étant également chers, il vouloit aussi, dans ce qui concernoit leur salut et leur ame, les traiter tous également. Il prononça donc une messe basse pour la personne décédée, et persista dans son premier sentiment, faisant remarquer à ceux de la famille qui étoient d'avis contraire, que la vertu du Saint Sacrifice, pour le soulagement des morts, étoit indépendante de l'appareil et de la pompe dont ils vouloient qu'il fut accompagné.

Le second trait vous fera admirer les voies de la providence et la singularité des moyens qu'elle prend souvent pour opérer la conversion des ames. Un jeune homme, je ne sais par quel travers d'esprit, s'étoit mis dans la tête d'insulter le premier qu'il rencontreroit en son chemin et qui lui auroit l'air d'être un prêtre. MR. THAYER fut l'homme sur qui tomba l'aventure. L'anglais soupçonnant qu'il étoit prêtre, il lui adresse la parole, en le frappant, et lui dit entre autres choses : *fais penitence de tes péchés et renonce à ta magie.* MR. THAYER le regarde avec bonté, lui répond avec douceur, et lui demande les raisons qu'il avoit d'en agir ainsi. Le jeune homme prend un ton plus modéré, lui

lui dit
compa
rier se
ne s'y
l'enga
et le q
Quelq
l'on en
sur de
ne se fi
des pre
été rav
Il ajou
voir de
esprit a
culière
qu'il n
lui en
mande
et dire
avouer
jamais
" mais
" conn
" lion."
sur ce d
yé. I
voir bie
le pré

extrême
membres
s l'ordre
lui étant
s ce qui
es traiter
esse basse
dans son
r à ceux
aire, que
ilagement
pareil et
t accom-

les voies
s moyens
conversion
s parquel
ed'insulter
chemin et
tre. MR.
l'aventure.
tre, il lui
lui dit en-
s péchés et
ER le re-
ouccur, et
n agir ain-
s modéré,
lui

lui dit de le suivre dans sa maison ; celui-ci l'accom-
pagnant volontiers ; arrivé chez lui l'aventu-
rier se dit disciple d'un prophète. Son maître
ne s'y trouvoit pas alors. MR. THAYER
l'engage de lui procurer une entrevue avec lui,
et le quitte en disant, *priez-le de me venir voir.*
Quelques moments après le prophète paroît, et
l'on entre d'abord en conversation ; elle roula
sur des matières de religion. MR. THAYER
ne se fit point connoître pour Catholique. Un
des premiers propos du prophète fut, qu'il avoit
été ravi comme saint Paul, au troisieme ciel.
Il ajouta, que lui seul avoit sur la terre le pou-
voir de pardonner les pechés ; que le Saint-
esprit agissoit en lui d'une manière toute parti-
culière, en lui inspirant de Saints gémissemens
qu'il ne faisoit point éprouver à d'autres. Il
lui en exprima plusieurs, et conclut par de-
mander à MR. THAYER, s'il pouvoit faire
et dire les mêmes choses que lui. " Je vous
avouerai," " lui répond MR. THAYER," que
jamais je n'ai entendu de pareils gémissemens ;
" mais je voudrois savoir quel est votre *Credo*, et
" connoître les dogmes dont vous faites profes-
" sion." Pour toute réponse, le prophete s'excusa
sur ce que son symbole n'étoit pas encore ache-
vé. Il se quittèrent en se promettant de se re-
voir bientôt. MR. THAYER ne tarda pas à
le prévenir. Après avoir conversé avec lui
G quelque

quelque tems, lui laissant toujours ignorer sa religion, il se déclara enfin ; et ne voyant pas dans le prétendu prophète grande opposition à l'entendre, il tenta, par toutes sortes de moyens et de motifs, de lui en persuader la vérité. Le disciple étoit présent, et ce fut pour lui seul que MR. THAYER parla efficacement ; car il se rendit à la lumière que Dieu présentoit à l'un et à l'autre, et le prophète demeura dans l'aveuglement. Ce fut notre missionnaire qui dès lors fut maître du jeune homme, et il entreprit de l'instruire à fond de la foi Catholique. Le cœur étoit rendu et parfaitement soumis, il fallut peu de tems pour achever en lui l'œuvre de la grace, et le rendre capable d'abjurer. Quand MR. THAYER eut bien instruit son néophyte, il retourna chez son premier maître ; et après lui avoir exposé les différens points de la foi Catholique, il lui demanda ce qu'il en pensoit. Chose bien remarquable : le prophète loin de contester, et de le contredire, le confirme dans les sentimens dont il venoit d'entendre l'exposé, jusqu'à lui fournir de solides argumens en faveur des dogmes de l'église romaine. Il insista en particulier sur ce que notre seigneur avoit laissé à l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés, soutenant qu'après lui, c'étoit à elle qu'il falloit s'adresser pour l'obtenir ; car il se disoit audessus de tout, et se regardoit
comme

comme revêtu de la puissance principale. Pour cette fois, ce nouveau Balaam prophétisa si bien, que son ancien disciple qui ne voulut plus l'être que de MR. THAYER, s'attacha uniquement à celui-ci, et fit sa profession de la foi Catholique entre ses mains, le 24 Octobre, 1786. Ce fut une des dernières conversions dont MR. THAYER a été l'instrument avant de quitter Londres : peut-être que s'il y fut resté un ou deux mois de plus, il en auroit achevé une autre, qu'il n'a eu que le tems d'ébaucher, voici le fait.

Tout prêtre Catholique qu'étoit MR. THAYER, plusieurs ministres le voyoient souvent ; ils s'entretenoient toujours avec lui sur les matières de la foi dans un esprit de modération et de paix, par ce qu'il favoit les gagner par sa douceur, et s'en faire presque des amis. Entre ceux dont on lui parla, il s'en trouva un nommé Wincheiter, né comme lui en Amérique, et qu'on lui donnoit pour un homme de beaucoup d'esprit. Il avoit été élevé et instruit par un autre ministre Américain, dont la doctrine est, que Dieu, quelque tems après la fin du monde, sauvera les ames de l'enfer. Le disciple enchérissoit sur son maître, et prétendoit que les démons eux-mêmes verroient aussi la fin de leur tourmens. Comme MR. THAYER connoissoit en Amérique plusieurs parens de ce ministre

nistre, il alla le voir en qualité de compatriote ; et après les compliments ordinaires, il lui témoigna le désir qu'il avoit de l'entendre raisonner sur l'opinion qu'il enseignoit, touchant les ames condamnées au supplice de l'enfer. Un des plus forts arguments du ministre fut l'autorité du grand Origène, (c'étoit son expression.) qui l'avoit soutenue dans le second siècle. Cette doctrine, observa-t il, a été longtems obscurcie ; et depuis l'époque fatale de la nuit papistique, elle est demeuré comme ensevelie dans les plus épaisses ténèbres ; mais la nouvelle réforme a commencé enfin de la faire reluire, et peu-à-peu vous la verrez reprendre son premier éclat. MR. THAYER, laissant toujours ignorer qu'il étoit Catholique, après l'avoir laissé parler, sans témoigner ni mécontentement, ni surprise, par là à son tour, et disputa la manière avec beaucoup de tranquillité ; car d'après l'expérience que j'en ai fait pendant les quatre années que j'ai vécu avec lui, je dois remarquer en passant que personne n'est plus maître de soi-même, lorsqu'il s'agit de traiter quelque point de controverse, et qu'il est difficile de se mieux posséder que lui dans toute espèce de discussion. Le ministre l'écouta avec intérêt, et dans le plus grand calme : loin de marquer du mépris pour les raisonnemens qu'il venoit

ven
ver
qu'i
de
pre
tien
revo
chei
tié
pas
toit
Le p
mais
pour
habi
repa
"mê
"qu
"ava
"in
"tro
"tri
Le r
à l'e
chale
pas
lui a
MR.
tems

venoit d'entendre, il parut estimer le controversiste qui venoit de conférer avec lui; et quoiqu'il eut avancé son sentiment avec un grand air de confiance, il n'en eut pas assez pour entreprendre de réfuter MR. THAYER. L'entretien se termina donc par une promesse de se revoir. Les visites furent fréquentes, et Wincheiter témoignoît toujours beaucoup d'amitié à notre missionnaire, dont il ne paroissoit pas soupçonner la Religion. Chaque fois c'étoit de nouvelles déclamations contre les papistes. Le préjugé alla jusqu'à lui faire dire que jamais il n'auroit le courage d'habiter, et ne pourroit pas même dormir dans une maison habitée par des Catholiques. " Pour moi," lui repartit alors MR. THAYER, toujours avec la même douceur, je ne vous dissimulerai point " que je n'en ai pas une opinion tout-à-fait désavantageuse. J'en ai fréquenté beaucoup, j'ai " vu beaucoup de leurs auteurs. Je m'attendois à " trouver chez eux, mille absurdités; leur doctrine, au contraire, m'a paru fort raisonnable." Le ministre alléguâ tout ce qu'il lui put venir à l'esprit de plus favorable à sa sienne, prit avec chaleur la défense de la réforme, et n'épargna pas les injures contre l'Eglise romaine. Après lui avoir donné tout le tems de s'expliquer, MR. THAYER ne voulut pas garder plus long-tems le silence sur sa foi, et lui dit en souriant :

eh bien ! c'est à un prêtre Catholique que vous parlez. Le ministre frappé et presque déconcerté à cette parole, n'ose plus ouvrir la bouche. Ce qui lui fit tout-à-coup la plus vive impression, ce fut le contraste de ce torrent d'injures qui étoit sorti de sa bouche contre les papes et les papistes, avec la douceur inaltérable qu'avoit montré son adversaire toutes les fois qu'ils avoient conféré ensemble. Cette considération l'ébranla plus elle seule que tous les argumens ; et du moment qu'il la fit, ce ne fut plus le même homme. MR. THAYER fut profiter de la bonne disposition où il le laissa ; il lui procura et lui mit lui-même entre les mains, beaucoup d'excellens livres où il pût étudier et reconnoître par ses propres yeux la véritable doctrine dont les Catholiques font profession. Entre ces différens ouvrages, celui qui l'a touché le plus, c'est la lecture des vies des saints. Lorsque MR. THAYER lui dit adieu, il lui avoua que depuis qu'il l'avoit commencée, il croyoit aux miracles qui sont rapportés, ajoutant qu'il ne pouvoit se défendre d'un grand sentiment de respect pour la Religion Catholique. Il en a déjà donné une preuve éclatante. Peu de jours avant son départ, MR. THAYER lui proposa d'aller assister à une confirmation. Il s'y rendit avec lui, accompagné de sa femme ; et après la cérémonie, il se jeta aux pieds de l'Évêque Catholique

Cath
man
Il
dieu
pe au
rique
Le li
jours
conte
dre se
ditem
Il
annon
gé d'e
causoi
larme
leçon
donné
remen
vine,
" Qu
pas pe
gné
m'a d
provi
reur d
le flar
vainc
mer

Catholique qui venoit de la faire, en lui demandant sa bénédiction.

Il ne me reste plus qu'à vous parler de l'adieu que fit Mr. THAYER à son cher troupeau de Londres, lorsqu'il eut reçu d'Amérique la lettre qu'il attendoit depuis si long-tems. Le lieu ordinaire de l'assemblée, qui étoit toujours rempli autant de fois qu'il parloit, ne put contenir la moitié de ceux qui vinrent entendre son dernier discours. Il avoit autant d'auditeurs au dehors qu'au-dedans.

Il eut à peine ouvert la bouche pour leur annoncer la nécessité où il étoit de prendre congé d'eux, et leur témoigner la douleur que lui causoit cette séparation, que tous fondirent en larmes. Il leur rapporta en peu de mots les leçons les plus importantes qu'il leur avoit données pendant sa mission, et insista particulièrement sur les desseins de la miséricorde divine, dans l'ouvrage de sa propre conversion: " Qui sait, leur dit-il en substance, si ce n'est pas pour votre salut que la bonté divine a daigné m'éclairer, et que la main du Seigneur m'a conduit au milieu de vous ? Peut être la providence ne m'a-t-elle daigné retirer de l'erreur que pour m'ordonner de venir porter ici le flambeau de la foi à plusieurs; travailler à vaincre l'endurcissement de quelques-un, ranimer la piété toute languissante des autres. Peut.

Peut être les instructions que je vous ai faites, sont elles le dernier rayon de grace que le ciel vous a réservé ; et qu'il sera terrible le compte que Jésus-Christ vous en demandera au dernier jour ! car nous paroîtrons, vous et moi, au tribunal de ce grand Juge ; moi, pour répondre de l'usage que j'ai fait de la grace du Saint ministère, en vous enseignant, en vous exhortant en son nom ; et vous, pour répondre sur les fruits que vous en aurez retirés, &c."

Il termina sa prédication, en leur recommandant, avec beaucoup d'instance et de zèle, l'invocation des saints, la prière pour leurs frères et sœurs défunts, une tendre piété pour les SS. anges (1), et une fervente dévotion à la mère de Dieu. Ce dernier discours fit beaucoup de fruit. On marquoit le plus grand empressement

(1) " Une des dévotions les plus solides et les plus raisonnables," écrivoit à quelqu'un Mr. THAYER, "est celle qu'on a pour les saints anges, puisqu'elle a pour fondement les bienfaits sans nombre que nous en recevons. Mais elle doit être bien tendre, sur-tout envers nos Anges Gardiens, à qui nous sommes redevables d'une infinité de grâces temporelles et spirituelles. Je me reproche beaucoup d'avoir si souvent manqué de respect à mon Ange Gardien, et je suis bien résolu d'éviter avec le plus grand soin, à l'avenir, tout ce qui pourroit lui déplaire. Après la dévotion à Jésus et à Marie, c'est celle-ci que je tâche le plus d'inspirer, particulièrement aux jeunes gens, comme un excellent préservatif contre le péché, et un des plus sûrs moyens d'avancer dans la vertu."

ment
béné
roien
dema
entre
versio
toit u
de M
Paul,
qu'il l
nus fl
collum
pelloi
qu'il
ses né
peau
ses en
sépara
Il ne
étoit
les al
Co
jours
ER de
condu
en Fr

ment à le voir encore une fois, à lui demander sa bénédiction, à se confesser à lui. Plusieurs auroient voulu le retenir encore, et venoient lui demander quelques jours de délai pour se mettre entre ses mains et exécuter enfin le projet de conversion qu'ils formoient bien sincèrement. C'étoit un spectacle qui retraçoit celui des fidèles de Milet et d'Ephèse, se jettant au cou de saint Paul, et l'embrassant les larmes aux yeux, lorsqu'il les quitta pour se rendre à Jérusalem. *Magnus fletus factus est omnium, et procumbentes super collum ejus deosculabantur eum,*(1.) Mais Dieu appelloit son ministre dans une autre terre : et quoiqu'il lui en coûtât infiniment pour s'arracher à ses néophytes et à tous ceux de son cher troupeau qu'il chérissoit, comme une mère chérit ses enfans, il leur dit le dernier adieu. Jamais séparation ne fut plus pénible de part et d'autre. Il ne s'en consola que dans la confiance où il étoit que le digne ouvrier au zèle de qui Dieu les abandonnoit, leur donneroit tous ses soins.

Comme l'équipage d'un missionnaire est toujours prêt, l'empressement qu'avoit MR. THAYER de courir à sa nouvelle mission l'eût bientôt conduit dans le vaisseau qui devoit le ramener en France. Il partit de Londres le 14 Sep-

H

tembre

(1) Act 20, 37.

tembre. Dans son premier voyage d'Angleterre du Port de mer où il avoit débarqué en France, il ne s'étoit pas rendu à Paris par la voie la plus courte ; il avoit cherché, au contraire, toutes les occasions que pouvoient lui offrir une route détournée, de satisfaire, ou sa dévotion en faisant quelques pèlerinages, ou son zèle, en visitant quelques monastères pour y porter quelques paroles d'édification ; mais pour cette fois, rien ne le retarda ; et je fus fort surpris de le voir arriver avant même qu'il eût pu me donner avis de son retour.

Ce fut le 18 Juin, 1789. Dès le lendemain il prit ses mesures pour aller au plutôt s'embarquer à Nantes, où l'on étoit plusieurs bâtimens, soit pour Boston, soit pour quelques autres villes des Etats Unis. Il se mit en route le 8 Juillet suivant, et y arriva peu de jours après. C'est au séminaire qu'il y a attendu le moment de s'embarquer. Il avoit pris le chemin d'Orleans et de Tours, pour avoir la consolation de visiter le tombeau de S. Martin, et de recommander sa mission à ce Taumaturge des Gaules. Toutes les personnes pieuses de ces deux villes qui en avoient entendu parler, se sont empressées de le voir et de s'entretenir avec lui. Plusieurs même ont contribué généreusement aux frais de sa mission, en lui fournissant des ornemens, des vases sacrés, &c. Il a trouvé le

même

mê
tém
Par
sans
grac
fiand
un
joye
d'un
lui a
dites
rapp
" A
" g
" q
" ou
perfe
aiqu
D
lui c
stand
enfir
de n
ble.
les p
nous
n'ai

même zèle à Nantes, et personne n'en a plus témoigné que Mr. l'Evêque de cette ville. Par-tout où il passoit on ne pouvoit considérer, sans émotion, le changement qu'avoit opéré la grace dans ce vertueux missionnaire, et la confiance avec laquelle on le voyoit partir seul pour un pays tout habité par des Protestans, plus joyeux qu'un homme qui va prendre possession d'un riche héritage. N'est ce pas ici le lieu de lui appliquer à la lettre ces paroles qui ont été dites autrefois de l'Apôtre des Gentils, et qu'il rapporte lui-même dans son épître aux Galates.

“ Après avoir blasphémé contre la sainte Eglise, le voilà qui annonce hautement la foi qu'il combattoit, et qui va publier la vérité où il avoit appris et enseigné l'erreur :” *Qui persequabatur nos nunc evangelizat fidem quam aliquandò expugnabat. (1)*

Depuis l'époque de son départ, j'ai reçu de lui deux lettres. Voici la première en substance, datée de 12 Février dernier. “ Me voici enfin arrivé à Baltimore, après onze semaines de navigation. La traversée a été fort pénible. Nous avons eu des vents affreux et essuyé les plus terribles tempêtes. Au vingtième jour, nous étions encore dans la baie de Biscaye. Je n'ai presque pas éprouvé le mal de mer. A trois jours

(1) Gal. 1. 23.

jours près, que le mouvement du vaisseau étoit trop violent, Dieu m'a fait la grace de n'en pas laisser passer un seul sans célébrer la sainte mēsse; ce qui m'a consolé beaucoup des longueurs et des difficultés du voyage. J'ai été, on ne peut plus satisfait du capitaine et du lieutenant. Je n'ai pas entendu sortir une seule parole licenciēuse de leur bouche. Nous nous sommes entretenus souvent de la Religion. Ils étoient Protestants. Le premier n'est pas décidé, comme le second, à embrasser la nôtre; mais il pense très sérieusement au parti qu'il doit prendre. Pour les matelots, ils m'ont écouté; C'est tout ce que j'en ai pu obtenir: ce sont des hommes trop livrés à leurs sens, pour goûter les maximes de l'Évangile. Je vais partir avec Mr. Caroll, élu Evêque des nouveaux états, qui réside à Baltimore, pour me rendre à Philadelphie, d'où j'irai au plus-tôt à Boston; de là, je vous informerai, dans son tems, de ce qui pourra le plus vous intéresser "

La seconde lettre, datée de Boston, le 17 Juillet, m'est parvenue à la fin de Septembre. Je me bornerai à vous en transcrire les traits les plus remarquable. "Je suis arrivé m'écrit-il, à Boston, le 4 Janvier. J'y ai été reçu par-tout de la manière la plus flatteuse. Ma famille m'a témoigné la plus grande joie de mon retour. Le gouverneur de la ville; dont j'ai été autrefois
 ann.énier,

aumônier, m'a promis de faire tout ce qui dépendroit de lui, pour seconder mes vues, et favoriser l'œuvre qui m'avoit appelé à Boston. Je n'ai reçu que des honnêtetés de tous les ministres de la ville : plusieurs m'ont visité, et ils l'ont fait avec un ton de cordialité auquel je ne devois pas m'attendre. Les officiers de la douane ont porté la politesse à mon égard, jusqu'à ne vouloir rien prendre pour les caisses, quoique grandes et en assez grand nombre, que j'ai fait venir de France et d'Angleterre ; parcequ'ils ont considéré tout ce qu'elles renfermoient comme choses destinées à des usages sacrés.

Dés le premier Dimanche après mon arrivée, j'ai prêché la parole de Dieu. On est venu en foule pour m'entendre. On est fort curieux de savoir qu'elle est notre croyance. La tolérance entière accordée ici à toutes les sectes, m'a donné toute liberté de la faire connoître ; mais je n'ai pu satisfaire longtems la curiosité et l'empressement du peuple de Boston. Il n'y avoit pas quinze jours que je demourois dans cette ville, et il plut à Dieu de m'envoyer une maladie qui me retint au lit durant plus d'un mois. C'étoit un rhumatisme dont les douleurs étoient fort égues. Le mal me parut si grave un jour, que je crus devoir demander le saint viatique à un prêtre français avec qui je travaille ici à l'œuvre du Seigneur et de son

église

église. Je ne tardai pas à me rétablir; et dès que j'en eus la force, j'usai de la permission qui m'avoit été accordée de dire la messe dans ma chambre. Dès que ma santé me l'a permis, j'ai repris mes fonctions, prêchant, confessant, et visitant le peu de brebis qui composent notre troupeau naissant. C'est toujours le même empressement à venir m'entendre de la part des Protestans; mais le grand nombre s'en tient là. L'indifférence et la philosophie qui regnent, ici autant que par tout ailleurs, sont un obstacle au fruit de la prédication, qu'il est bien difficile de détruire; obstacle toutefois qui ne me décourage point. J'ai eu la joie de recevoir quelque abjurations; et nos chers néophytes me remplissent de consolation par la sainteté de leur vie. Environ une centaine de catholiques français, irlandais et américains, voilà de quoi est formée jusqu'à présent notre église: j'en vois à peu près une douzaine entendre la messe tous les jours. J'instruis quelques Protestans, que j'espère rendre à notre mère commune. Si Dieu daigne multiplier ici le nombre de ses enfans j'aurai le soin de vous en informer. Je recommande instamment notre mission à vos prières. Il faut des ouvriers pour la culture du vaste champ qui se trouve abandonné depuis si long-tems dans les Etats Unis. Exhorte MM. vos séminaristes

à ve
géné
neur
aum
C
toire
prés
intér
men
l'heu

à venir y exercer leur zèle, et inspirez-leur la généreuse ambition de conquérir à notre Seigneur les ames qui vivent éloignées de son royaume".

C'est ici Monsieur, que je terminerai l'histoire de MR. THAYER, jusqu'à ce qu'il se présente de nouveaux événemens propres à intéresser votre piété et celles des ames saintement confédérées, pour demander au Seigneur l'heureux succès de les travaux.

J'ai l'honneur d'être, &c.



